

Le monde se referme-t-il ?

1

Il y a ce sentiment qui est là : que cela se referme, que l'histoire se clôt progressivement, que les possibles diminuent. C'est déjà arrivé de multiples fois, quand chacun et chacune sombre dans le blues, avec cette idée que décidément les autres étaient trop embourbé-e-s, trop pris-es par leur quotidien, par leurs crédits, leur travail.

Trop pris-es par le cours normal des choses, par une sorte de manque de recul. Comme si tout le monde était trop collé au présent pour imaginer autre chose que sa répétition.

Le constat, aujourd'hui, pourrait encore se faire.

Course après les nouveautés technologiques débiles, désertification des sols, air et eau viciés, aliments pesticides, un écran toujours allumé, lucarne pour faire oublier le monde ou pour le rétrécir à volonté.

Consensus autour du travail salarié, horizons réduits, objectifs sans intérêts, sourire, dynamisme, tristesse intime, pas de grandeur, enfermement.

La politique loin, très loin, un jeu de parti, avec des gueules de costard et de la com', des associations qui colmatent, des citoyen-ne-s qui désirent plus que jamais aider l'État dans son œuvre d'éducation, de gestion, de limitation des dérives.

Un espace pour circuler, pas d'arrêt possible, mesures de sécurité, d'hygiène, de santé, rien à rajouter, pas assuré, des flics, des caméras, un regard permanent, pas de cachettes, de recoins, de fissures pour s'évader. L'école dès deux ans, activité extrascolaire, projet personnel, collègue boutonneux, lycée gothique, fac branchée, jobs, fringues chères, déception, voies de garages, on se range et on taffe.

Tou-te-s singulier-e-s et en même temps : mêmes avenir, mêmes médicaments, mêmes enfants laissés à l'État, mêmes relations, des séries télé, des bons films, un moment d'éclate, un beau voyage, de la mauvaise solitude, le sentiment de s'être trompé à un moment. *Un blues.*

Qu'est-ce que VOUS avez à proposer ? C'est TON choix, MOI je ne pourrais pas. JE suis trop attaché à MON confort, j'ai peur de vivre à plusieurs, ce n'est pas fait pour MOI. En même temps, c'est bien, il en faut des comme TOI, parce que c'est vraiment terrible. Les sans-papiers, les clodos, la pollution, le flicage permanent, la pub, le sexisme, les prisons qui débordent, le spectacle politique insignifiant, sans perspective, la liberté resserrée, la parentalité débordée, le Prozac, les massacres chirurgicaux, les mots qui disent leur contraire. MOI, ça me déprime. JE suis trop petit-e face à ça, JE manque de courage. C'est trop gros, trop massif, trop puissant, trop global, trop étouffant. JE préfère me construire un bon espace, une bonne niche pour mon écologie intime, chercher mon petit bout d'utopie.

Il n'y aura DE TOUTE FAÇON pas de grand changement avant longtemps, il faut bien s'aménager quelque chose dans tout ça. JE sais qu'AU FOND je resterai le-la même. Et JE serai là s'il arrive quelque chose de grand, je serai à VOS côtés quand cela arrivera.

En attendant...

2

Et pourtant. Tellement de signes que cela n'est pas bloqué, que tout n'est pas fermé. C'est effectivement trop gros, trop étouffant.

Trop criant d'horreur, trop criant d'ennui. Des tours qui tombent ; fanatisme contre fanatisme, désastre. Gènes, un mort, des dizaines de milliers d'émeutier-e-s et l'effet carabine, désastre. Des nabots qui gouvernent, leurs corps qui suent le fascisme post-moderne, gestionnaires de la haine et de l'angoisse, désastre. Des vieux qui meurent dans le silence caniculaire ; des caisses qui brûlent, on demande plus de service public, désastre. Pickpockets, bagages abandonnés, vigilance, désastre. Méduses géantes, brasiers de volaille, désastre. Asthme, nosocomie, cancers, sauveurs du monde en combinaison blanche, désastre.

Désastre.

Surgissement des structures, des logiques. Tout à nu.

Plus tellement besoin d'analyse quand tout est là, toutes les conséquences. Que l'on tente de gérer. Comme si c'était seulement possible. Le cours du monde prend une teneur abstraite, métaphysique, crue, blanche. Plus besoin d'effort critique, quand chaque discours porte en lui-même sa propre critique, ses propres limites, ses présupposés. On parle de croisade, d'autres de flexibilité, de conjoncture, d'insécurité, de confiance en soi : mots qui ne veulent rien dire, qui ne désignent rien d'autre que la domination du vide qu'ils propagent et enregistrent.

Tout le monde *sent* cela, sent que cela ne convient pas. Mais on croit que les autres y croient, qu'ils aiment ce monde. Comme si cette sensibilité n'était pas partagée ; comme si elle ne devait pas surgir aujourd'hui, telle une conséquence nécessaire de ce qui *nous* arrive.

Reste que le désastre fascine, comme la gigantesque machine d'une apocalypse qui vient. On le prend comme le *ciel*, comme un au-dessus nécessaire : fruit coupable de nos irresponsabilités individuelles, de nos besoins d'argent, de nos besoins de gadgets qui rendent tout un peu moins pénible.

Bien malaisé de se rappeler que d'autres, il y a longtemps, ont imposé ce monde, cette forme de monde, avec ses désirs, ses besoins, ses limites. Et plus dur encore de cesser d'ignorer leurs héritiers, toute la bande d'après-moi-le-déluge... encore plus douloureux de sentir les parties de moi-même qui me trahissent, mes laisser-faire meurtriers, mes cocons à balles réelles... Difficile de se rappeler que c'est ce monde qui nous *oblige* à être irresponsable, à toujours détruire quand nous voulons simplement survivre. Qu'il est tout sauf un ciel : le simple produit de notre activité, de nos quotidiennes participations, nos amours *machinales*.

Voilà bien ce que produit le désastre à l'intérieur de nos vies, ce *choix* : vais-je accepter de répéter ces gestes qui me dégoûtent, ne font toujours que nous précipiter dans le gouffre ? Le problème, c'est qu'il est impossible de refuser de manière individuelle, que l'on ne peut rien s'aménager. Il ne s'agit donc jamais d'un choix mais de quelque chose dans lequel nous sommes poussé-e-s.

Ainsi devenons-nous,
malgré tous nos beaux efforts,
une part du désastre.

3

Fin de la tristesse.

D'autres lignes, la situation est trop claire pour que rien n'en déborde. Et ça déborde de partout. Ça fissure. Des refrains nous parlent de joie, d'anarchie. Les fics, les ANPE sont remplies de celles et ceux qui veulent faire durer ce moment où l'on ne s'engage pas pleinement dans le désastre. Quand elles ne brûlent pas. Nous sommes tellement à retarder ce moment que le chômage des jeunes est devenue une cause nationale, le grand drame à propos duquel il faut se mobiliser. Ça se réjouit. Les drogues circulent à l'échelle de l'ivresse, dans le silence des salons, dans le bruit des teufs, à l'arrière des boîtes. Comme des expédients qui font oublier et intensifient, parviennent à nous emporter, malgré tout.

Ça rigole, ça jouit, ça s'en fout, ça se moque des managers. Parfois ça s'ennuie, mais ça rêve. Ça se rappelle les rêves adolescents d'îles désertes habitées en commun, ça partage autant qu'il est possible : de la bouffe, des tristesses, de la tise, des danses, des pieux, des chants, des angoisses... du cri. Ça tente de s'exprimer malgré tout, malgré la langue du psy qui évite de parler de soi, malgré la langue du politique qui évite de parler de nous, malgré la langue du travail qui évite de parler d'œuvre, malgré la langue de la pédagogie qui évite de parler des mômes. Ça poétise, ça espère, ça s'emballa. Ça vit toujours, même au fond du gouffre. Ça susurre d'espoir.

Alors parfois, il est possible de reprendre du souffle, de se dire qu'au fond, c'est possible ; que cela ne peut pas que concerner celles et ceux qui déjà font des choses. Trop tristes qu'elles sont — à l'image du désastre qu'elles combattent. Manque de respiration ; isolement de l'impatience.

Nous avons ces images de farandoles, de peuple, de repas en commun, d'ami-e-s croisé-e-s au hasard, de belles choses que nous avons construites, de sourires glanés par chance, de voyages en stop, de victoires mêmes minimales sur des autorités absurdes.

Nous avons tou-te-s connu ces moments où la parole publique devenait possible, nécessaire même, pour que cela avance ou pour comprendre. Ces moments où elle revient. Nous savons que les murs pourraient se redécorer de notre poésie, que les voitures pourraient s'arrêter de rouler, que les vieilles pourraient cesser d'avoir peur, que nous pourrions faire nos vélos à vingt places, construire nos maisons nous-mêmes, que les flics, les juges et leurs prisons ne peuvent protéger les beautés dont nous sommes capables ; nous savons qu'il nous reste encore, même dans cette abîme, tant de forces, tant de désirs, tant de rage pour en sortir, nous arrêter.

Et recommencer comme nous l'entendons.

Alors non, le monde ne se referme pas. Il se montre simplement dans son extrême, dans sa radicalité. Il se révèle comme n'étant le monde de personne, comme le monde qui se produit lorsqu'ont été vaincu *en surface*, les désirs d'émancipation, d'une vie bonne, plus ajustée. Les envies d'entraide, de solidarité, de partage continuent pourtant à nous mouvoir, comme les seules choses qui pourraient enfin donner un sens à ce merdier. Peut-être rêvons-nous encore trop en termes de Parti, en terme d'utopies, en termes de valeurs. Autant de choses qui nous éloignent de nous-mêmes, de ce qui nous ronge, nous prend.

Autant de manière d'attendre,
encore et toujours,
les autres.
Et l'emballage terrible de nos rencontres...

4

Aux mille visages
et aux mille époques,
lutter et résister comme
l'élan de ce que nous
désirons vivre... Pourquoi
tant de voies expérimentées
autour de nous qui tentent de dé-

jouer les rets du pouvoir, tant de personnes qui cherchent à déconstruire leurs propres chaînes de pouvoir, fabriquent autour d'elleux une constellation de corps serrés, tant de belles personnes qui s'allient dans un lieu collectif ou dans un projet social, tant d'énergies qui refusent les évidences de la domestication et construisent au hasard de leurs désirs communs ?

Toutes ces questions auxquelles les révolutions ne répondent pas plus que les gouvernements qu'elles reproduiront. Toutes ces épines que l'on oublie à mesure que l'on délègue nos envies aux professionnels du renversement, au ventre de la majorité. Comment vivre ensemble nos singularités sans grandir le sommet des pyramides, comment simplement vivre en commun, sans prolonger les frontières des isolements que nous fuyons ? Les alternatives, les possibles, les contre-mondes se diffusent et s'épaississent, ou recréent leurs normes à mesure qu'ils grossissent...

Comment ne pas refermer le monde sur nos rêves, ne pas nous faire avaler par les niches qui combattent déjà, ne pas nous laisser dépasser par nos débordements ? D'où partir et où construire ? de moi, de ma bande de potes, de cette lutte, dans un ghetto, sous un olivier, sur les ruines du désastre ? Comment concrétiser une vie en commun solide sans éventer nos emportements ? Le grand silence, le tabou révolutionnaire qui ne veut pas dévoiler la vanité de l'objectif de la lutte, ou qui voudrait qu'elle se nourrisse d'elle-même, et l'intense sentiment de ne pouvoir combattre en y sacrifiant la légèreté des rêves qui mènent nos regards : l'esprit de sérieux ne nous prendra pas l'énergie de nos luttes ; l'énergie de nos luttes nous conduira toujours à la vie que nous souhaitons mener parmi ceux nous aimons.

Nous ne laisserons pas ce monde
se refermer sur nos rêves.
Ce sera...

...la violence d'un projectile pour nos entraves
et la force d'une danse pour nos désirs...

En commun.
Autonomes.